

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60103

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

den dokumentierten guten Dungzustand zu erreichen. Letztlich nutzte er eine Kalamität des vorstädtischen Pferdestalls. Auf dem Rückweg auf die *Ferme* wurde der Wagen mit Pferdemit beladen, dessen »Entsorgung« dem Beamten Schwierigkeiten machte, der (hochwertige) Dung wurde also »außerbetrieblich« produziert. Schließlich gelang es François noch, als er der wachsenden und unregelmäßigen Nachfrage wegen seiner prekären Transportkapazitäten nicht mehr nachkommen konnte, die Kunden gegen ein nur geringes Entgelt zur Übernahme der Transportleistung zu bewegen. Eine Art »Teilbetrieb« also.

Das »goldene« 18. Jahrhundert der Chartiers basierte zunächst also auf Rationalisierung und der Ausnutzung von Marktchancen mit einer geschickten Verlagerung der Akzente. Hinzu kamen niedrige Löhne im Umkreis der Metropole sowie extrem mobile und disponible Arbeitskräfte. Die Revolution mit ihrer (freilich nur latenten) Aversion gegen den Großbesitz konnte man daher über sich ergehen lassen, zumal in Le Plessit-Gassot, wie schon bei Brunet nachzulesen, im Gegensatz zu anderen Gemeinden Beschwerden gegen Großpächter nicht artikuliert wurden. Die *loi agraire* kam ohnehin nicht zustande, stattdessen konnten die Chartiers die ehemals zu hohen Zinsen gepachteten Kirchenländer nahezu vollständig als Nationalgüter erwerben.

Der weitere Aufschwung wurde im 19. Jahrhundert freilich gebremst. Weniger durch die Nachwirkungen aus den Landkäufen (die waren zu den bekannt guten Bedingungen getätigt und schnell überwunden) als durch die Verteuerung der Arbeitskräfte zunächst im Gefolge der Kriege, dann einer bescheidenen Industrialisierung. An die Einführung arbeitsintensiver moderner Kulturen war demnach nicht zu denken, eher an weitere Einsparungen, z. B. in der Milchproduktion. Dennoch gelang es den Chartiers, die Erwerbungen des 18. Jahrhunderts zu halten, während risikofreudige Unternehmer – wie eine Nebenlinie in einem Nachbarort – schnell den Ruin erlebten.

Im Kern bestätigt die Arbeit die aus dem Makrobereich bekannten konjunkturellen Entwicklungen. Sie ist jedoch ein hervorragendes Beispiel, wie solche in einer Mikrostudie an Plastizität gewinnen können, durch die v. a. die mobilen, »fortschrittlichen« Elemente des 18. Jahrhunderts als »Agrarrevolution vor der Agrarrevolution« auch qualitativ in neuem Licht erscheinen können. Vergleiche mit englischen Situationen (London Transport) liegen auf der Hand.

Überzeugend auch die Integration von Wirtschafts- und Familiengeschichte, die zu einem tieferen Verständnis des Wortes »Familienunternehmen« führt. Freilich wären einige Redundanzen auf dem Gebiet der Familiengeschichte zu vermeiden gewesen. Andererseits hätte die Stellung der Chartiers als »coques« in der Gemeinde stärker akzentuiert werden können. Hier ist man auf die Studie von Brunet verwiesen.

Werner TROSSBACH, Witzenhausen

Detlef DÖRING, Frühaufklärung und obrigkeitliche Zensur in Brandenburg. Friedrich Wilhelm Stosch und das Verfahren gegen sein Buch »*Concordia rationis et fidei*«, Berlin (Duncker & Humblot) 1995, 136 S. (Quellen und Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, 7).

M. Döring a découvert à Berlin et Potsdam un ensemble de documents relatifs aux poursuites lancées contre l'unique ouvrage de Friedrich Wilhelm Stosch, sa »*Concordia rationis et fidei*«, petit livre condamné et brûlé à Berlin au printemps de 1694, et à la procédure entreprise à Francfort-sur-l'Oder contre les libraires coupables d'avoir diffusé l'ouvrage. Ces documents sont édités aux pp. 82–110, ils sont précédés de six chapitres où l'A. étudie la fortune de la »*Concordia*«, qu'une longue tradition qualifie de »spinoziste« (I); retrace la vie du Stosch et le procès dirigé contre lui (II); étudie l'arrière-plan confessionnel et théologique de ce procès (III). M. Döring évoque ensuite les adversaires de Stosch et la manière dont il se

défendit (IV); fait l'analyse du contenu de la »*Concordia*« et de sa position vis-à-vis du christianisme (V) et il examine enfin la diffusion de la »*Concordia*« et ses acheteurs (VI).

Le chap. II pris pour l'exemple donne une bonne idée du soin mis par M. Döring dans l'appréciation de l'affaire Stosch. L'A. relève ce qu'a d'extraordinaire la composition de la commission d'enquête réunie contre Stosch et qui au bout du compte traita son cas avec indulgence et retenue: Samuel von Pufendorf; Philipp Jacob Spener, un des pères du premier piétisme; un proche de Leibniz, Daniel Ernst Jablonski; l'illustre Ézéchiél Spanheim; Paul von Fuchs et enfin Benjamin Bär, c'est-à-dire exactement ce qui se fait de mieux dans le Berlin théologique et intellectuel de ces années-là. Cela s'explique sans doute par les origines familiales de Stosch, fils d'un prédicateur aulique et apparenté à des familles influentes. On a traité l'affaire avec autant de discrétion que possible (chap. III, p. 37), et on ne peut expliquer la mésaventure arrivée à Stosch qu'en prenant en compte dans toute leur complexité les rapports des confessions chrétiennes entre elles dans le Brandebourg d'alors. La dynastie est officiellement hostile au catholicisme mais atténuée un peu cette position dès lors qu'elle pense à la »peuplade« (*Peupplirung*, p. 41). Réformés et luthériens ne sont pas en bons termes quant aux questions théologiques »scolastiques« et s'affrontent aussi sur certaines questions relatives au cérémonial, l'A. évoque à ce propos la dispute sur l'exorcisme lors du baptême, et plus que les disputes dogmatiques pures ces questions ont un écho parmi les fidèles »ordinaires« (pp. 40–45). Les édits de tolérance du Grand Électeur sont une plaie encore ouverte, et c'est le père de Stosch qui en avait été l'instigateur en leur temps. Le piétisme est en train de connaître son essor (plus de 500 écrits hostiles ou favorables au piétisme publiés entre 1691 et 1699), et cette intrication de difficultés hétérogènes conduit l'A. à écrire que:

»Il tombe sous le sens de supposer qu'il ne pouvait pas être de l'intérêt d'une autorité publique réformée de donner l'impression, en laissant le champ libre à la »*Concordia*«, que les athées allaient eux aussi pouvoir répandre sans entraves leurs idées dans un Brandebourg [déjà] suspect de piétisme à cause de l'action de Spener et d'autres piétistes, d'autant que l'on trouve dans la »*Concordia rationis et fidei*« des thèses qui se révèlent proches [au moins] extérieurement des positions des piétistes (Mise en valeur du rôle des laïques dans l'Église; critique du caractère doctrinal de la théologie de l'époque (la scolastique); en revanche l'accent mis sur la Bible comme seul fondement du christianisme; un plus fort accent mis sur l'Ancien Testament; une insistance plus marquée sur l'éthique) «(p. 47).

A cette situation idéologique déjà délicate s'ajoute le combat mené par Schmettau et d'autres contre un athéisme à peu près inexistant (pp. 48–50) et un autre combat contre le socinianisme (pp. 49–52). M. Döring souligne enfin le rôle dans l'affaire du reproche de crypto-catholicisme. Stosch cherchait en effet – le titre de sa »brochure« (p. 74) le dit nettement – l'accord de la foi et de la raison, question capitale pour les deux confessions protestantes et dans lesquelles Stosch avait »franchi la ligne rouge« par ses énoncés ambigus quant au rôle de la Révélation (p. 43, p. 59).

Outre la vigilance de sa critique, on est frappé, dans le travail de M. Döring, par les réévaluations qu'il effectue. Il met en cause, avec des arguments à l'évidence troublants, l'épithète de »clandestin« appliqué au texte de Stosch et à sa circulation. Il rappelle en termes fort nets que le »style de répression« n'est pas le même dans la Prusse de 1693–1694 que celui du tristement célèbre brasier du 10 mai 1933, à peu près dans les mêmes lieux, et d'autre part qu'un Pufendorf, un Thomasius ou un John Milton justifient en leur temps les poursuites judiciaires contre les livres, ou vont même, dans le cas de Pufendorf, jusqu'à en réclamer des autorités (pp. 11–12), ce serait un travail utile qu'un inventaire de ces cas d'appels à la censure d'hommes de plume dressés les uns contre les autres, propre à redresser à due proportion l'image parfois trop irénique d'une République des Lettres pacifiée. A cette mise en garde contre l'anachronisme, M. Döring ajoute (au chap. VI) les observations socio-économiques que l'on évoque ci-dessous.

Un lecteur français privé de l'accès au texte de Stosch (sur cette difficulté à lire la »*Concordia*« voir la n. 1 p. 5) ne peut pas porter d'appréciation sur le chap. V mais on peut mentionner

qu'on y trouve une étude très fine du sens et de la portée de la »*Concordia*« par rapport à la théologie chrétienne alors reçue en Prusse et en Allemagne. La »*Concordia*« est quelque peu chaotique, se présente comme une collection d'aphorismes ou de fragments (p. 74). L'A. récapitule son analyse p. 75: Stosch n'a pas été un destructeur de la religion anticipant l'avenir. La vivacité des réactions qu'il a essuyées résulte de la situation des Églises et du mouvement théologique en Prusse à l'époque et du coup qu'il portait à un consensus alors reçu quant à la conservation d'une substance du christianisme reconnue comme irréductible. Pufendorf n'a pas tort de penser que Stosch est une tête bizarre (p. 74), les allusions abondantes de l'auteur de la »*Concordia*« aux »monstres« Spinoza, La Peyrère et Hobbes aggravent son cas et

»...l'on fit de la la production inoffensive et quelque peu saugrenu d'un »philosophe du dimanche« l'exemple d'un radicalisme destructeur de la religion« (ibid.).

M. Döring se garde d'omettre la question d'un »spinozisme« de Stosch, qui est traitée pp. 59–60, l'A. aboutissant à des conclusions nuancées. On peut légitimement se rallier aux vues de Winfried Schröder en considérant que le »spinozisme« de la »*Concordia*« n'est que *partiel*, mais M. Döring se refuse à suivre ce même auteur quand il se fonde sur une faible diffusion de Spinoza en Allemagne et sur l'absence du nom de Spinoza dans les papiers de la procédure pour conclure à l'impossibilité d'une dépendance de Stosch envers Spinoza. M. Döring répond que le nom de Spinoza apparaît bel et bien (associé comme il se doit à Hobbes et à La Peyrère) dans des »*Antitheses*« écrites par Stosch pour sa défense, et réfute l'idée que le Berlin savant n'aurait pas entendu parler de Spinoza en rappelant le succès des accusations de spinozisme lancées peu auparavant contre Tschirnhaus par Thomasius¹.

Toutefois l'A. relève aussi (p. 78) que les conclusions de Max Grunwald (1897), que Stosch aurait fait »la propagande la plus active pour le spinozisme« et celles de Wolfgang Förster (1989) que l'œuvre de Stosch aurait eu »un effet considérable sur les forces les plus progressistes de la bourgeoisie allemande« ne sont pas fondées en documents, et que la fort mince diffusion de la *Concordia* – un tirage de l'ordre de la centaine (p. 76), vingt-deux exemplaires imprimés connus, auxquels s'ajoutent un petit nombre de manuscrits – exclut à elle seule que l'on ait pu savoir grand-chose de ce texte (p. 17, p. 79). De même des notes anciennes aux pages de garde des exemplaires signalent-elles souvent la particulière rareté de l'œuvre au XVIII^e siècle (ibid.). Les personnes – appartenant le plus souvent aux couches aisées, noblesse, haut appareil d'État et au milieu ecclésiastique, voir la liste très impressionnante de la p. 81 – qui l'achètent trouvent le livre bien cher et l'A. suggère nettement (p. 81) que souvent elles font ces frais dans un but *documentaire*, afin de connaître les arguments d'un athéisme qu'elles combattent par ailleurs ne fût-ce qu'*ex officio*. J. F. Reimann a ainsi composé une »*Historia atheismi*« et possède un exemplaire de la *Concordia* et M. Döring emporte évidemment l'adhésion sur ce point parce qu'il ne trouve pas moins de huit ecclésiastiques à avoir possédé la *Concordia* (p. 81), c'est la notion même de clandestinité qui est de nouveau mise en examen.

M. Döring a certainement fait œuvre utile et salubre. Utile en soumettant à des lecteurs qu'il faut souhaiter nombreux non seulement ses vues et ses conclusions mais le dossier documentaire d'une *étude de cas*, ce second volet du travail permettant à qui le souhaiterait de ju-

1 Appuyons M. Döring d'une fiche pour suggérer qu'au dix-septième siècle l'accusation de spinozisme, et de lire La Peyrère a pu aussi être un passe-partout polémique toujours à portée de main et très proche de l'absurde dans le cas suivant: en 1685 Larroque dans »*Les véritables motifs de la conversion de M. de la Trappe...*« lance ces imputations, en y ajoutant celle de suivre Richard Simon (!), contre M. de Rancé, docteur en théologie, d'abord cistercien de la stricte observance puis fondateur dans cet ordre de sa propre réforme. Revenons au monde protestant pour un autre cas de *ready made* idéologique: Brian ARMSTRONG et Élisabeth LABROUSSE ont relevé qu'on y accusait à tort et à travers de »socialisme«, et cela »en dépit de positions théologiques complètement différentes de celles des Antitrinitaires polonais« (B. A. et É. L., »Une lettre de Jean Durel à Charles Drelincourt«, dans B. S. H. P. F., avril–mai–juin 1976, pp. 263–279, la lettre éditée est de 1661, la citat. p. 271).

ger sur pièces. Quiconque admet que la réflexion historique cherche à tirer autant que possible des conclusions générales d'un agrégat de cas singuliers trouvera ici matière à réflexion – la première étant la vérification, rendue aussi facile que possible – dans le »sac de procès« que présente M. Döring. Le livre est en outre salubre par sa vigilance critique en général, sur la question de l'administration de la preuve en particulier: M. Döring soulève des questions fort importantes par son objection épineuse à W. Schröder sur le spinozisme de Stosch (cf. ci-dessus), ou encore en faisant observer à bon droit (p. 17) que le plus grand nombre de ceux qui au XVIII^e siècle rangèrent Stosch sous la bannière du spinozisme n'avaient pas pu le lire (!), que l'on a donc affaire pour ainsi dire à une rumeur intellectuelle, on ne rapporte pas tant ce qu'a pensé Stosch en son temps que ce que l'on a cru qu'il pensait, ou ce que l'on s'en était fait dire, ou ce que l'on en avait lu quelque part et que l'on reprenait de confiance (pp. 15–17).

Une mince erreur (p. 58 et n. 223: E. Spanheim, les passages que M. Döring lui consacre sont fort intéressants et bien venus –, s'est toujours occupé à la fois, avec une puissance de travail étonnante, de théologie, de philologie ancienne, de numismatique et de son métier d'ambassadeur, M. Döring pourrait avoir confondu E. Spanheim le diplomate avec son frère le professeur de théologie en Hollande) n'empêche en rien de se réjouir de cette publication parce qu'elle réussit avec solidité et brio la synthèse entre deux démarches savantes qui n'ont que trop tendance à se séparer: l'histoire des idées et celle de leur inclusion dans un horizon historique empirique-concret dont elle ne peut se séparer sans dommage. Tous les horizons de compétence nécessaire sont explorés, en particulier celui de l'historiographie: il y a maintenant bien longtemps que l'on écrit sur les livres de l'Age classique et les trois siècles de leurs lectures successives doivent absolument être pris en compte (voir le tableau des pp. 12–19). M. Döring a écrit un livre exemplaire en ce qu'il se garde aussi bien d'une histoire des idées qui se réduirait à une rhapsodie d'abstractions que d'une histoire du livre et de la lecture dans laquelle le contenu de ce que l'on lit n'apparaîtrait quasiment plus, L'histoire du livre peut être une branche de l'histoire générale de l'industrie et du commerce, celle des entreprises qui fabriquent et vendent des livres. L'histoire des livres est celle de leur lecture, de leur fortune, des malentendus qui les ont entourés. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli*, et M. Döring fait en profondeur l'*aestimatio captus* des six membres de la commission qui se réunit en ce temps-là à Berlin.

Pierre-François BURGER, Paris

Deutsche in Frankreich. Franzosen in Deutschland 1715–1789. Hg. von Jean MONDOT, Jean-Marie VALENTIN und Jürgen VOSS, Thorbecke (Sigmaringen) 1992, 330 S. (Beihefte der Francia, 25).

Dieser Band enthält die Vorträge, die vom 20. bis 22. September 1990 im Rahmen des ersten gemeinsamen Kolloquiums der »Société Française d'Etude du XVIII^e Siècle« und der »Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des 18. Jahrhunderts« gehalten wurden. Die einzelnen Studien sind einem Themenkomplex gewidmet, der bisher von der Forschung stark vernachlässigt wurde, wobei aus interdisziplinärer Sicht jeweils der Forschungsstand dargestellt und Forschungslücken aufgezeigt werden. Der Band zeigt weiter, daß die deutsch-französischen Beziehungen über Staat, Politik, Wirtschaft und Kultur hinaus auch eine starke sozialgeschichtliche Seite haben, die bisher bei den meisten Versuchen einer Gesamtübersicht übersehen oder zu wenig beachtet wurde. Durch verschiedene Forschungen sind zwar Einzelschicksale von Deutschen in Frankreich und von Franzosen in Deutschland bekannt, aber die Geschichtsschreibung kann heute noch immer nicht sagen, wieviel Deutsche in Frankreich und Franzosen in Deutschland im 18. Jahrhundert lebten und wirkten. Geprüft werden muß auch noch die Frage, welchen Berufen diese Menschen nachgingen, weil es sich nicht nur um Diplomaten, sondern auch – wie einige Beiträge zeigen – um Handwerker, Kaufleute, Soldaten, Schriftsteller, Sprachlehrer, Wissenschaftler und Künstler han-